

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 15,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,  
à l'AGENCE DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 23 Août 1868.

## ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnance Souveraine en date du 12 de ce mois M. le Vicomte de Navailles-Labatut a été nommé Membre du Comité des Travaux publics en remplacement de M. le Chevalier Jean-Baptiste Muratore, décédé.

Une autre Ordonnance de la même date nomme M. Jean-Baptiste Christophe Bertrand Secrétaire-Adjoint de la Mairie de la ville de Monaco et Commis-Greffier près la Justice de Paix et le Tribunal de police.

Le Prince a reçu une lettre de Sa Sainteté Pie IX.

## NOUVELLES LOCALES.

Un accident, qui heureusement n'a pas eu de suites fâcheuses, est arrivé lundi dernier à l'omnibus faisant le trajet de Monaco à Menton.

Cette voiture, qui était partie de Monaco à 10 heures du soir, était déjà arrivée au-dessous de Roquebrune et descendait rapidement la pente de la Countille, lorsque, par un choc violent, le cocher, Antoine Abbo, fut précipité de son siège, entraînant les guides avec lui.

A cette vue, les quatre voyageurs de l'omnibus poussent des cris d'effroi, et les chevaux, ne se sentant plus maîtrisés, partent à fond de train.

Le frère du cocher, jeune garçon d'une quinzaine d'années, se trouvait par hasard sur le siège. Avec une grande présence d'esprit, il saute sur le timon, parvient à saisir l'une des rênes et à la passer à un voyageur. Celui-ci tire dessus avec une telle violence que le cheval sous main dévie, recule et se jette sur l'escarpement de la côte. La voiture verse, mais les voyageurs ont eu le temps de s'élancer sains et saufs sur le chemin.

La chute du cocher n'a pas eu de suites graves. Il en est quitte pour de légères contusions.

Mardi dernier, à dix heures et demie du soir, le

*Charles III* quittait le port de Monaco, ayant à bord parmi les passagers le commandant du navire français le *Louis XIV*. Cet officier avait prié le capitaine du vapeur monégasque de stopper devant la rade de Villefranche où son navire est mouillé depuis quelque temps. En cet endroit, une embarcation devait attendre le commandant et les dames qu'il accompagnait pour les ramener à bord du navire français. La mer était grosse.

Arrivé devant la rade, le capitaine du *Charles III* aperçut à babord une lumière qui se confondait avec l'éclairage de la promenade des Anglais. Il pensa que ce feu devait appartenir à la chaloupe du *Louis XIV*, et demanda au commandant s'il voulait être débarqué. Celui-ci répondit que le débarquement en pleine mer serait imprudent par ce gros temps, à cause des dames, et pria la capitaine de continuer sa route. Le *Charles III* manœuvra alors pour éviter la chaloupe, mais celle-ci continuait d'avancer sur le vapeur qui se hâta de stopper pour prévenir un malheur. Il était temps car la proue du *Charles III* prenait bientôt l'embarcation par le travers, mais la vitesse du navire monégasque était considérablement ralentie, et la chaloupe n'a pas été coupée en deux, comme l'a dit un journal de Nice; elle n'a pas même chaviré. Un des matelots qui la manœuvraient a pu se cramponner à la sous-barbe du beaupré du *Charles III* et monter à bord; les autres ont été recueillis par un canot mis immédiatement à la mer.

Le *Charles III* alors a tranquillement continué sa route, remorquant jusque dans le port de Nice l'embarcation du *Louis XIV*.

Nous devons tous nos éloges au sang froid et à l'habileté qu'en cette occasion ont déployé le capitaine et l'équipage du *Charles III*.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'aux termes d'un décret du 17 juin dernier, les anciennes monnaies divisionnaires d'argent cesseront d'avoir cours légal entre les particuliers, à partir du 1<sup>er</sup> octobre prochain, mais elles continueront d'être reçues, en France, par les caisses publiques, jusqu'au 31 décembre suivant.

Afin d'écartier toute difficulté dans l'exécution de ce décret, on croit utile d'avertir le public qu'il s'applique à toutes les monnaies divisionnaires d'argent qui ont été frappées antérieurement à 1864. Il suffit donc de consulter le millésime pour reconnaître si une pièce est soumise à la démonétisation.

## LETTRE D'UN TOURISTE.

Vous devez, cher docteur, me croire mort ou tout au moins endormi. En effet, j'ai fait ma sieste tout l'été, et ma plume a fait comme moi. Les touristes à Monaco ne ressemblent pas aux marmottes que le froid engourdit et que le soleil réveille. Tout au contraire, les fortes chaleurs d'août nous invitent à garder la chambre, mais à la première pluie, à la première brise qui nous apporte un peu de fraîcheur, vite en promenade! Je reprends mes excursions car je ne vous ai pas encore dit mes impressions sur tous les sites curieux de ce pittoresque pays.

Cette fois c'est au pont St-Louis que je vous mène. Le ravin de St-Louis est le point qui, sur la route de Nice à Gènes, sépare la France de l'Italie. Ce pont n'a qu'une arche et franchit le torrent d'une enjambée, torrent d'ailleurs qui, en cette saison, coule à sec, selon l'heureuse expression de M. Duruy.

Si je vous parle torrents, ravins et montagnes, vous allez encore, cher docteur, vous apitoyer sur mes pauvres jambes. Je vous ai souvent dépeint, en effet, les rudes sentiers qui serpentent sur les flancs des Alpes maritimes, je vous ai souvent dit que parfois dans mes excursions j'étais obligé de m'aider des pieds et des mains pour atteindre le but. Mais rassurez-vous, cette fois nous suivons une route carrossable et une des plus belles routes du monde, plus belle peut-être que le fameux chemin de la Corniche car celui-ci est taillé dans le roc stérile et désolé, tandis que la route de Menton traverse des champs de citronniers et d'oliviers, court au pied du versant alpestre, à l'ombre d'une forêt d'arbres toujours verts, et domine du côté de la mer de magnifiques horizons.

Je vous avoue que ma paresse se trouve bien d'avoir un instant abandonné les sentiers abrupts de la montagne pour ce grand chemin où courent et se croisent les élégants paniers, les légers tilburys de mes amis Henri et Sangeorges, ces deux providences du touriste, qui mettent à sa disposition des voitures que j'oserais appeler des chars et des chevaux qui mériteraient le nom de coursiers, si j'étais tant soit peu poète héroïque, et si j'avais à ma disposition le vocabulaire de Thérémène.

Nous allons comme le vent. Cette expression est consacrée.

Nous laissons bientôt à notre droite une véritable forêt d'oliviers et de pins qui s'appelle le cap Martin et qui fut longtemps la propriété particulière des Princes de Monaco. Nous pénétrons bientôt sous

un toit de verdure formé par les rameaux d'une superbe avenue de platanes qui nous mène à Menton, une ville française où l'on parle anglais quatre mois par an. Nous traversons rapidement la ville et bientôt nous apercevons, entre deux blocs de rochers dominant la mer, l'arche du pont St-Louis qui, à cette distance, ressemble à toutes les arches du monde, et ne paraît pas devoir présenter le moindre pittoresque.

Mais nous voici arrivés, et vraiment le spectacle est grandiose. Le ravin passe sous le pont à une profondeur d'abîme. Quand on se penche sur le parapet situé du côté de la montagne, l'œil plonge sur une espèce de cirque fermé de tous côtés par d'énormes masses rocheuses. Dans ces roches la nature a creusé des cavités, des grottes, où il n'est pas rare de rencontrer des restes d'ossements humains et des débris de poterie, ce qui prouverait qu'autrefois, des hommes ont vécu et sont morts dans ces cavernes taillées dans le calcaire. Au centre de cette arène, un bloc énorme, un monolithe découpé par la nature se tient debout, relié seulement par le milieu à la paroi rocheuse. On dirait d'un géant fatigué qui s'adosse à la montagne.

La première fois que je vis ce paysage, des cascades d'eau vive tombaient de la cime et s'écoulaient en serpentant sur le flanc du rocher dans des rigoles construites par la main de l'homme, puis elles formaient sous l'arche le ravin qui se jette à la mer. Aujourd'hui plus de cascades; les rigoles desséchées appellent en vain la pluie. Tout cela présente un aspect désolé. Du côté qui domine la mer, la hauteur du pont est vraiment vertigineuse, et l'on hésite à se pencher sur le parapet. Pourtant au fond de l'abîme, sur les deux rives du ravin, le regard s'arrête sur les cimes verdoyantes des jardins de citronniers.

J'aime ce pont St-Louis, car il est comme un trait d'union entre les deux aspects que présente toujours le paysage ligurien : du côté des montagnes la vigueur et l'âpreté, du côté de la mer la grâce et la douceur.

Je ne puis être venu jusqu'ici sans faire l'éloge des cantonniers français aux dépens des cantonniers italiens. La route, du côté de la France, est balayée et parfois arrosée. Du côté de l'Italie, il en va tout autrement, et les roues enfoncent jusqu'au moyeu dans une poussière brûlante.

Le retour nous ménage une surprise, c'est la vue de Menton étagée en amphithéâtre au bord de la mer, avec son clocher qui ressemble à un minaret. La coquette ville avec ses maisons blanches qui rayonnent sous l'éclat du soleil ! cela ressemble à un décor de théâtre, c'est charmant, et je ne m'étonne plus que les peintres et les photographes nous donnent toujours des vues de Menton prises de ce côté.

Adieu, docteur, je vais me livrer aux douceurs du repos. Vous m'avez promis de venir cet hiver à Monaco, je vais rêver que vous êtes arrivé : le bonheur nous vient en dormant.

#### CHRONIQUE.

Depuis le 21 août, dit le *Journal du Ciel*, Vénus se trouve de nouveau dans une des meilleures conditions pour être visible en plein jour, sous la forme d'une petite lune en croissant, les cornes tournées à l'ouest. Ce jour et les jours voisins, les personnes qui voudront pourront ne pas perdre de vue la planète jusqu'à son coucher, vers cinq heures du soir. Il leur suffira pour cela de l'observer avant le lever du soleil. A partir de deux heures du matin, on la verra se lever à l'Est avec un éclat auquel celui d'aucune autre étoile ne peut être comparé, et on pourra la regarder ensuite

de dix en dix minutes. Il est bon de noter qu'à deux heures du matin ce sera une étoile ordinaire pour les yeux, et qu'elle ne prendra sa forme de petite lune qu'à mesure que son éclat pâliera.

C'est le 18 août qu'a eu lieu l'éclipse de soleil invisible en Europe, et que les savants français sont allés observer sur la presqu'île de Malacca.

Elle a commencé à 2 h. 44 m. du matin (heure de Paris), à la pointe d'Adel, à l'est de l'Afrique, et a fini à 7 h. 58 m. dans le grand Océan, à 500 kilomètres au sud de la Nouvelle-Guinée.

Elle a été totale au milieu du détroit de Bab-el-Mandeb, à Goa, un peu au nord de Madras, à la pointe de Siam, à Bornéo, au nord des Gélèbes, au centre de la Nouvelle-Guinée.

#### GERBE PARISIENNE.

M. Pierre Véron s'égaie, dans le *Monde Illustré*, sur deux inventions étranges signalées par le *Gaulois*. La première, dit-il, est le pêcheur automate. Vous placez sur le bord de l'eau une petite boîte où un ressort enferme de lui-même le poisson quand il mord.

Ah ! le malheureux qui s'imagine avoir fait une belle découverte ! Mais, ô inconnu que vous êtes, vous ne savez donc pas ce que c'est que de pêcher à la ligne ? Vous croyez donc bonnement que c'est pour le plaisir de prendre du poisson, que des gens qui n'ont jamais subi aucune condamnation afflictive se vouent d'eux-mêmes à l'un des supplices les plus durs qu'un tyran ait pu rêver.

Vous croyez que s'ils restent pendant des heures sous le soleil qui les cuit ou sous la bise qui les mord, c'est la perspective d'une friture qui les soutient, ces stylites de l'hameçon.

Mais votre appareil, c'est tout simplement la négation de la pêche à la ligne dans ce qu'elle a d'attrayant et de passionné ; c'est l'abolition de cette angoisse mêlée d'espérance, de cette attente panachée d'inconnu, de cette fatigue agrémentée d'illusion qui sont l'essence même de cette distraction à la fois stimulante et abrutissante. La belle avance que votre mécanique !

Pourquoi ne pas proposer tout de suite à l'artiste quelque appareil à engrenage qui brossera les tableaux pour lui.

Quant à la seconde invention signalée sous le nom de fusil parapluie, elle recule les limites de l'in vraisemblance humaine.

« On s'efforce vraiment, dit M. Paul Parfait, à chercher de quel choc d'idées a pu jaillir cet étrange assemblage.

Notez que le parapluie fait feu au moment où vous l'ouvrez.

Vous voilà donc obligé de garder votre fusil fermé par une pluie battante, faute d'avoir quelqu'un à tuer. D'autre part, s'il fait beau, vous êtes parfaitement ridicule en exhibant un pareil ustensile.

Pourquoi diable un fusil dans un parapluie ? La raison informe !

La raison informe !

Que notre spirituel confrère nous permette de le lui dire, son étonnement presque naïf nous fait supposer qu'il n'a jamais parcouru avant ce jour les listes de brevets d'invention. Il y aurait vu depuis longtemps que ce n'est pas la raison, mais bien la folie qui doit informer en matière de découverte.

Et toujours à propos d'inventions, Pierre Véron raconte un moyen ingénieux qu'employait Bache pour n'acheter jamais que deux cravates par an.

— Moi, disait le feu roi de Bétie, j'achète deux

cravates qui me durent toute l'année, une blanche et une noire. Dans les six derniers mois, c'est la noire qui est devenue blanche à force d'usage, et la blanche qui est devenue noire à force d'usage.

Les théâtres ne vivent que de reprises. Reprise au Châtelet des *Pirates de la Savane*. Reprise au théâtre Beaumarchais des *Gueux de Béranger*, un drame qui fut d'abord donné à la Gaité.

Le Gymnase a pourtant joué cette semaine une pièce nouvelle. MM. Meilhac et Halévy, lassés de l'opérette et voulant prouver qu'ils peuvent réussir sans le secours du violon Offembachique, ont écrit une spirituelle et dramatique comédie, *Fanny Lear*, dont le sujet semble emprunté à une récente affaire dont le scandale s'est déroulé devant les tribunaux. La pièce a réussi non seulement par son côté actuel, mais surtout par le talent que les auteurs ont su y dépenser.

Les artistes de la Comédie Française, qui ont quitté Marseille, mardi dernier, ont regagné Paris directement. Le *Siècle* signale en ces termes leur arrivée :

« La Comédie-Française en voyage, est revenue à Paris mercredi matin dans deux wagons réservés du train express. Pendant le mois qu'elle a passé en province, la troupe a joué vingt-trois fois, à Dijon, à Lyon, à Toulon, à Nice et à Marseille. Ces vingt-trois représentations ont rapporté soixante-quinze mille francs, soit trois mille francs par soirée. Dijon a été bien, Lyon et Toulon ont été froids, Nice a parfaitement accueilli la maison de Molière ; mais Marseille a été enthousiaste. Salle comble tous les soirs malgré la chaleur excessive. Il y a eu dans cette ville douze représentations.

« En somme, cette première campagne a réussi, — c'était un essai, — et il est certain que l'année prochaine on recommencera. »

Nous l'espérons bien.

Le *Figaro*, qui annonce aussi le retour des artistes de la rue Richelieu, prétend que le souffleur de la troupe, « soumis durant onze jours au régime de la bouille-abaisse » ne pourra pas, de quelque temps, remplir ses fonctions ; il a une inflammation de larynx.

Je voudrais terminer par un mot, mais tous les gens d'esprit ont quitté le boulevard. Les uns font de la procédure à Bruxelles, les autres font leur malle pour Florence. La lanterne de Diogène est éteinte, et il ne serait plus possible de trouver un homme sur le boulevard. Je termine donc comme les feuilletonnistes en vous disant : le mot de la fin au prochain numéro.

#### CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Blankenberghe, le 20 Août 1868.

J'ai souvent entendu dire par un vieux médecin, qui passe pour très-expérimenté, on ne dit pas s'il est instruit, qu'il convient d'aller aux eaux quand vient la saison des prunes. J'ai suivi le conseil de ce vieil ami et me suis rendu à Blankenberghe pour m'y reposer un peu des ennuis de la profession.

Il y a plusieurs années déjà, j'ai entretenu vos lecteurs de cette riante petite ville d'eaux qui est devenue le séjour de l'aristocratie et de la bonne société.

On peut avancer, sans crainte d'être contredit, que Blankenberghe possède une des plus belles et des plus vastes plages connues ; sa digue est admirable et ornée d'une série de constructions les unes plus coquettes que les autres ; une seule chose y manque, c'est l'éclairage au gaz.

Le service des bains y est parfaitement organisé, même mieux qu'à Ostende, où la surveillance est aussi moins grande.

Blankenberghe regorge de monde ; il n'y a plus un seul appartement libre ; je viens de rencontrer un grand seigneur qui est logé dans une mansarde à la Maison des Bains.

On peut dire que désormais la vogue est pour Blankenberghe qui deviendra, c'est certain, la première ville de bains de mer du littoral.

Heyst-sur-mer, à peu de distance de Blankenberghe, où le chemin de fer vous conduit en dix bonnes minutes, compte aussi une centaine de visiteurs ; c'est beaucoup pour ce petit village qui n'est pas encore préparé à recevoir beaucoup de monde. J'y ai compté une quinzaine de cabines, assez bien tenues, et constamment occupées.

A Heyst se rendent beaucoup d'artistes peintres et d'autres personnes qui aiment, avec les jouissances de la mer, un calme parfait.

Ostende renferme moins de monde que les années précédentes. La démolition des fortifications y est peut-être pour quelque chose. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le Duc de Brabant qui, malgré l'avis des médecins, avait été envoyé à Ostende, est de retour à Bruxelles plus malade que jamais.

J'ai passé quelques heures à Knocke et à Nieuport ; ces deux charmants endroits du littoral, font tout ce qu'ils peuvent pour attirer les baigneurs. Je vous garantis qu'ils y réussissent. Le Kursaal de Nieuport est fort coquet et compte déjà bon nombre d'habitants. Je le répète, Knocke et surtout Nieuport sont admirablement situés.

J'ai oublié de vous dire qu'on pense sérieusement à Blankenberghe à fonder un établissement hydrothérapique complet. C'est là une bonne pensée et que je voudrais voir réaliser.

GEORGES HENRY.

VARIÉTÉS. (\*)

ÉTUDE SUR LA MUSIQUE

L'ORCHESTRE ET LE PUBLIC

ALLEMAGNE.

MEYERBEER (1794).

Le compagnon d'études et d'impressions de Weber, suivant une autre voie, mais ne puisant pas comme lui sa force dans une conception tout absolue de l'art ; moins abstrait, moins spéculatif, plus réaliste que lui. Sa phrase courte, serrée comme celle de Byron, toute grondante de passion, fouillant les agitations humaines et les symbolisant dans des mélodies hardies et violentes, a été toute une innovation. Penseur, chercheur à la façon de Balzac, diagnostiquant sans cesse et résumant ses observations dans une synthèse puissante où la pensée pure a peu de place, où la sensation et l'impression dominant, il a trouvé le vrai langage de la passion.

L'individualité de Meyerbeer n'a rien de l'exclusivisme national habituel. Né allemand, allemand par l'éducation, il a été tour à tour italien par ses tentatives (*Emma di Resburgo, Marguerite d'Anjou, Il Crociato*) cosmopolite par ses premiers grands succès (*Robert, les Huguenots*), et c'est après ces influences volontairement subies, systématiquement étudiées, qu'il a dégagé sa personnalité puissante, qu'il est devenu lui.

Ses opéras, tableaux immenses, conceptions gigantesques, n'emportent pas la pensée vers les espaces où Weber s'élance ; ils ne frappent pas dans l'immatériel et dans la durée, ils se limitent davantage, mais ils saisissent, émeuvent et donnent à l'âme un sentiment très-vif et très-élevé tout à la fois du réel.

(\*) Voir les Nos du 26 juillet, 2, 9 et 16 Août.

MEDELSSOHN (1809)

Mendelssohn, un esprit critique et éclectique, noble, épuré, distingué, indépendant de toute forme déterminée dans ses œuvres, mais manquant peut-être de racines profondes. Un ensemble harmonieusement fondu du style, des manières, des procédés des maîtres qui l'ont précédé. Nul que lui n'a mieux senti la sévère et sobre simplicité des tragédies grecques, mais il l'a exprimée en langage de notre temps. C'est un maître d'esthétique, traduisant dans un langage pénétrant les beautés qui le frappent. Mais il n'atteint pas à la hauteur de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Weber. On sent dans sa musique je ne sais quoi d'indécis, de flottant, de féminin qui charme sans satisfaire.

WAGNER (1813).

Gluck, ai-je dit, avec son sentiment exquis de la passion vraie, ses accents émus, la puissance de son style, a joué le rôle d'un révélateur. Avant lui, l'opéra procédait de la cantate dramatique ; le poète n'y avait qu'un rôle effacé et timide, il se bornait à assouplir son vers, son accent à une forme musicale déterminée d'avance, il était l'humble esclave du compositeur. Cette piètre besogne de marqueterie, qui depuis cent cinquante ans dure encore en France et surtout en Italie, Gluck avait tenté de la ramener à son rôle véritable, et de faire de la musique le coloris de la création du poète. Mais cette innovation ne pouvait être qu'une ébauche, le drame lyrique n'étant alors qu'un produit factice corrompu dans ses origines, une sorte de pastiche de la tragédie grecque, la fantaisie d'une aristocratie routinière où l'*ineluctabile fatum* se retrouvait sous la volonté omnipotente du maître de par le droit divin, où la passion vraiment humaine, par conséquent, n'avait pas sa place.

Wagner a pris la tentative de Gluck pour point de départ. Il a conçu la pensée d'un drame réunissant et mettant en jeu, dans une synthèse vivante, tous les éléments dont dispose l'humanité. Il a voulu que tous les arts se prêtent un appui mutuel en vue de l'œuvre commune au lieu d'être de simples auxiliaires de la musique, et que, soutenus, liés ensemble par la musique qui en est l'élément vital essentiel, ils produisent une œuvre animée se promenant dans la vie, comblant les instincts de la génération actuelle et répondant à ses aspirations.

Il a donc cherché la forme à donner à la musique dans ce rôle à la fois moins exclusif et plus précis qu'elle doit prendre selon lui.

Vous demandez le drame réel, disait-il et vous vous en tenez à la mélodie absolue, celle qui prétend dominer à l'exclusion de tout le reste et dont l'unique but est de se faire valoir !

C'est alors qu'il prit pour modèle cette mélodie de Beethoven qui, décomposée en ses plus petites parties constitutives, réduite souvent à deux notes, affecte les formes les plus variées, les plus inattendues et présente toujours une signification mélodique qui découle de l'idée mère.

Il pensa que ce principe d'unité mélodique appliqué à un caractère en constituerait le relief, que le drame lyrique serait dégagé par là de ces efflorescences parasites qui, sous prétexte de contrastes, viennent en troubler sans cesse l'action, les développements. Et son immense savoir, son génie se prenant corps à corps avec cette idée, produisit, après des élans vertigineux et des tâtonnements obscurs, le *Lohengrin*, et les *Maîtres Chanteurs*, œuvres colossales, où il atteignit triomphalement son but.

Assurément, ce but est grand et généreux. L'artiste qui dans le choix de son sujet a surtout en vue l'humanité même, l'ensemble des spectateurs et non une fraction de la société, une classe, une catégorie, assied seul sur ses vraies bases une œuvre durable. Ceux qui, dans les temps passés, se sont imposés à la mémoire des hommes sont ceux qui ont essayé de dédaigner les entraves des siècles, des époques, et ces démarcations

misérables par lesquelles les sociétés se scindent et se fractionnent. C'est évidemment dans ce sens que Schiller a dit que l'art serait un jour le grand destructeur de l'humanité.

Mais Wagner, une fois triomphant dans cette voie, est allé plus loin. A la forme légendaire qu'il avait choisie et qui relie avec tant de complaisance la vie de tous les jours au passé le plus lointain, qui rapproche les peuples et en fait ressortir les croyances communes, les secrètes affinités, il a tout à coup substitué le mythe comme la seule forme du drame, il a voulu nous ouvrir ces voies ténébreuses où le rêve touche à la réalité, il a voulu dérober le drame aux incidents extérieurs de la vie pour nous montrer ce qu'il appelle les motifs intérieurs de l'action.

Là évidemment Wagner s'est perdu. Sans m'arrêter à discuter ce que le langage symphonique de la musique, qui a sa raison d'être quand il parle sans auxiliaire à l'esprit, peut avoir d'impropre ou d'insuffisant à corroborer une action dramatique, fût-il toujours aux mains d'un homme de sa valeur, je demanderai si nous devons chercher les émotions de la vie et ses enseignements en dehors d'elle. Nous n'allons pas seulement du berceau à la tombe, la nature a marqué par des signes visibles les grandes époques qui se partagent toute notre existence, chaque phase en est traversée par un déchirement, une épreuve, une dissonance. La mélodie vraie et humaine, le drame vrai et humain sont là. C'est une folie que d'oublier le rôle que joue dans l'homme son côté matériel et terrestre. Guenille si l'on veut, on sait qu'elle lui est chère.

Wagner est peut-être aujourd'hui l'enfant perdu de sa cause, mais son œuvre a remué des idées fondamentales sur le drame, sur la forme définitive de l'œuvre d'art. Tôt ou tard ces idées feront le tour du monde, et nous verrons plus loin que leur influence a déjà commencé.

EUSÈBE LUCAS.

(La suite au prochain numéro)

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 15 au 21 août 1868.

CETTE.	b. Anne, italien,	c. Serra,	charbon
NICE.	b. v. Charles III, national,	c. Ricci,	sur lest
ID.	id.	id.	m. d.
ID.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.
MARSEILLE.	b. Belle brise, français,	c. Fornari,	id.
ANTIBES.	b. St-François,	id. c. Anfonis,	briques
NICE.	b. Assomption,	id. c. Carengo,	m. d.
ID.	b. Napoléon III,	id. c. Cligny,	id.
ANTIBES.	b. Marie Claire,	id. c. Julien,	briques
MENTON.	b. Sylphide,	id. c. Cosso,	fûts vides
ID.	b. Mont de Piété,	id. c. Ballestra,	citrons
NICE.	b. Aigle Impérial,	id. c. Olivier,	m. d.
ID.	b. Vierge des Anges,	id. c. Palmaro,	id.
ID.	b. v. Charles III, national,	c. Ricci,	id.
ID.	id.	id.	id.
ARLES.	goëlette Grand Combe, français,	c. Lillamand,	charbon

Départs du 15 au 21 août 1868.

NICE.	b. v. Charles III, national,	c. Ricci,	sur lest
PORT-MAURICE.	b. Anne, italien,	c. Serra,	charbon
GÈNES.	b. Divine providence,	id. c. Lombardi,	bois
NICE.	b. v. Charles III, national,	c. Ricci,	sur lest
ID.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.
GÈNES.	b. Marianne, italien,	c. Orenge,	m. d.
MENTON.	b. Assomption, français,	c. Carengo,	id.
FINALE.	b. Trois frères, italien,	c. Ginocchio,	sur lest
MENTON.	b. Napoléon III, français,	c. Cligny,	m. d.
ID.	b. Aigle impérial,	id. c. Olivier,	id.
ID.	b. Vierge des Anges,	id. c. Palmaro,	id.
NICE.	b. v. Charles III, national,	c. Ricci,	sur lest
IDr	id.	id.	id.

En vente à l'imprimerie du Journal :

**MONACO ET SES PRINCES**

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

**La Sténographie**

Par CH. TONDEUR. — Prix : 1 Franc.

**A VENDRE OU A LOUER JOLIE VILLA**

près du Casino.

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.

S'adresser pour les renseignements : à M. Marquet, entrepreneur à Monaco, ou à M. Lavittonnière, employé au Casino.

**VILLA BELLA**

Appartements meublés, Pension des Familles

Quartier des Moulins

Situation exceptionnelle avec vue splendide sur la mer.

Pianos et musique.

**A LOUER présentement UN BON PIANO.**

S'adresser à M<sup>me</sup> PREISS, rue du Milieu, n° 14.

**HOTEL BELLEVUE**

Chambres au midi à louer au jour, à la semaine et au mois.

**M. ALBIN**, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

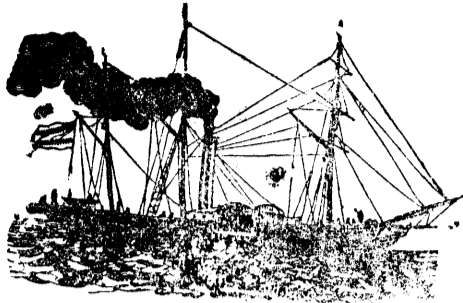
S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

**JOLIES VILLAS** POUR 22,000 FRANCS. Facilité de paiement. — S'adresser à M. de Millo.

**VOITURES** pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

**VOITURES** pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

**CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.**



Le service des bateaux à vapeur est réglé comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

**OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO**

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

**Omnibus entre Monaco & Menton**

DÉPARTS DE MONACO :

1<sup>er</sup> Départ 8 h. du m. — 2<sup>e</sup> départ 1 h. du soir.  
3<sup>e</sup> — 4 h. du soir. — 4<sup>e</sup> (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1<sup>er</sup> départ 10 h. du matin — 2<sup>e</sup> départ 1 h. du soir  
3<sup>e</sup> — 4 h. 1/2 du soir — 4<sup>e</sup> — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

**HOTEL DU PRINCE ALBERT**

tenu par E. REY

Place du Palais, Monaco

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf offre aux familles Etrangères le calme et la tranquillité d'une maison particulière.

Pension, Restaurant — Salon et Café fumoir

On parle Allemand, Anglais, Français et Italien.

**R**estaurant de Strasbourg. — Route de Menton, en face le Casino. — Livraison de bière à domicile.

**H**OTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

**H**OTEL DE RUSSIE, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

**A LOUER UN VASTE MAGASIN**

Pouvant servir d'Entrepôt, situé au Port de Monaco.

S'adresser à M. le Receveur des Domaines.

**A VENDRE: ETUDE de M<sup>e</sup> Bellando, Notaire (Monaco).**

**H**ôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

**H**OTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

**C**AFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

**BAINS DE MER DE MONACO**

SAISON D'ÉTÉ 1868.

La rade de Monaco protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à Trouville, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. — Cabines élégantes et bien aérées.

**Bains d'Eau douce et Bains de Mer chauds.**

Le Casino, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, Wiesbaden et Hombourg. — Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — Concert l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le Trente et Quarante se joue avec le Demi refait et la Roulette avec un seul zéro.

**Grand Hôtel de Paris**, à côté du Casino. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. **Beaux Appartements. Magnifique Salle à manger. Salon de Restaurant. Grand Café avec Billards. Cabinets particuliers. — Cuisine française.**

La ville et la campagne de Monaco renferment des **Hôtels**, des **Maisons particulières** et des **Villas**, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — **Station Télégraphique.**

Le superbe bateau à vapeur le *Charles III*, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.